

Le refus du travail

Théorie et pratique de la résistance au travail

David Frayne

Préface et traduction de l'anglais
par Baptiste Mylondo

Titre original: *The Refusal of Work:
The Theory and Practice of Resistance
to Work* (Zed Books Ltd., 2015, London).
© David Frayne, 2015.

© Éditions du Détour, Bordeaux, 2025
pour l'édition française,
30, rue Buchou, 33800 Bordeaux.
www.editionsdudetour.com

Diffusion: CDE — distribution: Sodis.

Illustration de couverture: Julien Cau.

Création graphique: Richard Cousin — yumyum.fr
Correction ortho-typographique: Valérie Tougard.

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme que ce soit, électronique ou mécanique, photocopie ou enregistrement, sans autorisation préalable écrite de l'éditeur.

Tous les efforts ont été mis en œuvre pour identifier correctement les sources et les droits d'auteur de chaque texte et image. L'éditeur présente ses excuses en cas d'erreur ou d'omission, qu'il s'engage à corriger lors de futures éditions.

ISBN: 978-2-38532-095-9.
Dépôt légal: août 2025.
N° d'impression: 2084781.
Imprimé en France par CPI / Bussière.

Pour Jen, qui aime la vie

PRÉFACE

DE BAPTISTE MYLONDO

CERTAINS LIVRES SONT SANS DOUTE aussi efficaces que des médicaments. C'est pourquoi, étant enseignant dans le supérieur, je ne finis jamais une année sans conseiller à mes étudiants de s'en procurer quatre : *Le Droit à la paresse* de Paul Lafargue, *l'Éloge de l'oisiveté* de Bertrand Russell, *l'Apologie des oisifs* de Stevenson, et *Travailler, moi ? Jamais* de Bob Black. Quatre opuscules vivifiants qui, chacun avec une approche et un ton différents, remettent en cause la place du travail dans notre société.

Entendons-nous bien, je n'enseigne pas l'art de la sieste, de ne rien faire, ou de ne pas travailler¹. Je pense seulement que, le monde du travail étant ce qu'il est, il peut être utile d'avoir, dans un coin d'étagère, des lectures qui permettent de prendre un peu de recul : le travail n'est qu'un travail, il y a des choses bien plus importantes dans la vie, et rien ne justifie qu'on se/nous

1. D'autres pistes de lectures pour les lecteurs curieux.

la gâche pour lui. Savoir cela pourra être salutaire à ces jeunes étudiants, le jour où, au gré de carrières professionnelles de plus en plus mouvementées, ils auront à gérer des difficultés, des impasses, des conflits et des souffrances mêmes, au boulot, pour eux, des proches, ou des collègues. Je conseille ces livres comme autant de bouées auxquelles s'accrocher quand on se sent sombrer.

À l'avenir, j'ajouterai sans doute *Le Refus du travail* à mes conseils de lecture. Il n'a pas la brièveté des quatre autres (cette brièveté étant un argument de poids quand un surmenage altère profondément notre capacité de concentration et de lecture), mais il a d'autres qualités : il s'agit bien d'un livre salutaire. Un livre qui, quand on souffre au travail, quand on souffre du travail, nous montre que le problème ne vient peut-être pas de nous, mais de notre société *workaholic*. C'est d'abord cela qui m'a poussé à le traduire.

Et puis c'est un livre profondément humain. Les nombreux témoignages de résistants au travail qui s'y déploient, pour la plupart récoltés par l'auteur, sont touchants et sincères. Il y est question de bonheur, de tristesse, de crainte, de maladie, de projets et d'espoir. David Frayne nous le dit, il n'a pas voulu décrire une vision romantique du refus du travail : il dresse un tableau fidèle, honnête, ne cache pas les difficultés rencontrées par ces réfractaires, et rappelle aussi que certains d'entre eux le sont faute de pouvoir continuer à bosser, parce que le travail les a brisés. Avec ce livre, nous ne sommes pas dans *Attention danger travail*, le documentaire drôle et taquin de Pierre Carles, Christophe Coello et Stéphane Goxe, qui attaque sans

nuances la société laborieuse, ni dans sa suite, aussi jouissive et provocatrice: *Volem rien foutre al païs*. Non, il s'agit ici d'une enquête sociologique, certes pas neutre (le propos de Frayne étant clairement engagé), mais dotée d'une réelle rigueur scientifique.

Et le constat de cette étude est sans appel: refuser le travail n'est pas une sinécure...

Deux éléments du livre interpellent peut-être les lecteurs français. Le choix d'un recours répété au mot «travail» d'une part, et l'allusion, plus anecdotique, de Frayne aux «35 heures» d'autre part, qui peut ici être l'occasion de revenir sur la particularité de notre rapport à l'emploi.

Mais commençons par la question terminologique, abordée dès le premier chapitre du livre, dont une section s'intitule «Ce qu'est le travail». Impossible en effet de traiter un tel sujet sans se plier à un exercice de définition. Frayne décide d'employer «travail» pour parler d'emploi. Et il l'emploie... beaucoup. Ainsi dans l'édition anglaise, le mot «*work*» (ou un dérivé) apparaît plus de mille deux cents fois! Parfois, dix, quinze fois par page, plusieurs fois par phrase. Pour un refus du «travail», on frise l'overdose. Dans cette traduction, nous vous en avons épargné quelques-uns, mais rassurez-vous, vous aurez votre compte. Ce qui questionne ici, est que les répétitions liées à la polysémie du terme pourraient très bien être évitées grâce à la richesse du vocabulaire. Action, activité, occupation, affaire, business, entreprise, art, œuvre,

ouvrage, métier, profession, emploi, boulot, job, taf, gagne-pain, turbin, corvée, besogne, labeur, peine, effort, tâche, devoir, exercice, fonction, poste, rôle, et j'en passe, les mots ne manquent pas pour parler du travail, sous toutes ses formes. Et voilà qu'on les lisse avec ce mot-valise. On enlève toute aspérité et on y ajoute du lustre même, avec ce mot «travail», si connoté. Ne parle-t-on pas de «valeur travail»? C'est bien le problème justement, et c'est là que réside l'enjeu de ce choix terminologique. C'est là aussi que repose le marché de dupes de notre société laborieuse: valoriser le travail, alors que ce que l'on vit au quotidien, c'est le boulot, la corvée, le turbin, le gagne-pain.

David Frayne a raison de se tourner vers la théorie critique de l'école de Francfort et d'André Gorz pour poser son cadre d'analyse, et la présentation qu'il en fait éclairera les lecteurs qui n'en sont pas familiers. Pour ma part, en matière de définition du travail, j'avoue avoir un faible pour celle, plus prosaïque mais pleine de bon sens, d'un autre grand intellectuel: Boris Vian. Celui-ci nous dit sans détour que le travail, «c'est ce qu'on ne peut pas arrêter de faire quand on a envie d'arrêter de le faire.» Amendons légèrement cette définition: le travail, c'est ce qu'on ne peut pas arrêter de faire, alors qu'on aurait bien envie de ne pas le faire. Autrement dit, le travail recouvre toutes ces activités qui mêlent contrainte ou obligation (on ne peut pas arrêter de les faire) et pénibilité (on aurait bien envie pourtant), étant entendu que la pénibilité commence dès lors que l'on préférerait consacrer son temps à autre chose qu'à ce qu'on est obligé de faire. Parmi les activités auxquelles nous nous livrons,

il faut donc en distinguer au moins trois catégories, qui peuvent se chevaucher: le travail (au sens de Boris Vian), les activités librement choisies, et les activités rémunérées (en un mot, l'emploi). Notons que les deux premières catégories sont subjectives, que chacun y fera entrer des activités différentes suivant ses appétences. Une personne peut même ranger une même activité dans l'une ou l'autre de ces catégories suivant le moment de la journée, le contexte, les partenaires avec qui elle les accomplit, ou simplement suivant son humeur.

Cette définition simple, qui parle à chacun de nous, a en outre le mérite de rester fidèle à l'étymologie supposée du terme (le fameux *tripalium*) et aussi, je le crains, à l'expérience quotidienne vécue par nombre de travailleurs. Il ne s'agit pas de nier que certains (dont je suis d'ailleurs, la plupart du temps) ont la grande chance de s'amuser dans leur emploi, d'en retirer du plaisir, de la reconnaissance et de l'épanouissement. Tant mieux, il n'y a certainement pas à s'en plaindre. Mais d'autres n'ont à l'évidence pas cette chance: les voilà, les perdants de la «valeur travail». Tout ceux à qui on vante les vertus du turbin (lien social, reconnaissance sociale, estime de soi, épanouissement) et qui ne les retrouvent pas, qui ne s'y retrouvent pas. Or les premiers n'ont en fait pas besoin de la «valeur travail» pour s'épanouir dans leur boulot, tandis que les seconds ne peuvent qu'en pâtir davantage. *Le Refus du travail* permet d'ailleurs de questionner la fonction de cette survalorisation sociale de l'emploi, en gardant à l'esprit que rien ne nous prédispose à consacrer autant de temps au travail. Sur ce point, David Frayne se tourne vers Max Weber qui

nous rappelle que « l'homme ne désire pas par nature gagner de plus en plus d'argent » et donc travailler de plus en plus pour cela. De son côté, André Gorz souligne que « si les individus avaient été libres de proportionner leur durée de travail au revenu dont ils estimaient avoir besoin, [...] une proportion croissante de la population aurait choisi de travailler moins. »² Voilà donc la fonction de la « valeur travail » : nous ôter cette liberté de produire et consommer suffisamment, en nous contraignant à travailler trop. Si encore elle nous rendait plus heureux au boulot... Mais ce n'est même pas le cas ! Pire, elle transforme le chômage, l'absence d'emploi, en un *manque* d'emploi dont les effets psychologiques et sociaux ont fait l'objet d'une vaste littérature dont Frayne propose d'ailleurs une critique très pertinente.

Mais je noircis peut-être le tableau : de nombreuses études montrent que les Français valorisent vraiment l'emploi, qu'ils y sont attachés, bien plus que les autres Européens³. Lorsqu'on leur demande si le travail est important dans leur vie, ils sont 95 % à répondre « oui » (« assez » ou « très important ») tandis que les Britanniques ne sont que 74 %. L'écart est encore plus flagrant lorsqu'on s'attarde sur le nombre de personnes

2. André Gorz, *Les Métamorphoses du travail*, op. cit., p. 187.

3. Voir notamment les travaux de Dominique Méda et Lucie Davoine. Les chiffres de ce paragraphe en sont tirés de leurs textes qui exploitent les données des différentes enquêtes internationales, et notamment de l'European Values Survey de 1999 et 2008.

jugeant que le travail est « très important dans leur vie ». Là les Français sont près de 70 % à le penser, quand les Britanniques sont à peine 40 %. Surtout, tandis que ce pourcentage augmente en France, enquête après enquête, il a tendance à reculer au Royaume-Uni. Mais peut-être faudrait-il lire « trop important », plutôt que « très important » ? Car paradoxalement, les Français sont aussi les plus nombreux, parmi les Européens, à estimer que le travail devrait prendre moins de place dans leur vie (65 %, contre 54 % pour les Britanniques par exemple)⁴. Enfin, en matière de refus du travail, les Français semblent plus ouverts, ou plutôt moins fermés que les Britanniques. Ils sont un peu plus de 30 % à être d'accord (« plutôt » ou « tout à fait ») avec l'affirmation suivante : « Les gens ne devraient pas être obligés de travailler s'ils ne le souhaitent pas. » À titre de comparaison, moins de 20 % des Britanniques sont de cet avis.

Par ailleurs, en France, nous avons les « 35 heures », que Frayne semble nous envier. « Certains pays européens ont déjà gagné une réputation de pionniers en matière de temps de travail », nous dit-il. Et de nous citer en exemple : « En France, deux lois ont baissé à 35 heures la durée légale de la semaine de travail, au lieu des 40 heures classiques ». Si l'affirmation est exacte, il convient tout de même de tempérer l'enthousiasme que pourraient susciter nos « 35 heures » vues de l'étranger. Sans avoir l'ambition de dresser un bilan complet des lois Aubry et de leur impact économique

4. Chiffres tirés de l'enquête de 1999, la question semblant avoir disparu de l'enquête (EVS) de 2008, et les résultats de l'enquête de 2017 n'étant pas encore connus lorsque j'écris ces lignes.

et social, nous pouvons néanmoins en questionner la portée en termes de remise en cause de l'éthique laborieuse et de la place de l'emploi dans nos vies quotidiennes. À ce titre notons trois points.

D'abord, et sans doute faut-il le rappeler, « 35 heures », c'est toujours trop. Pour vraiment remettre en cause la centralité de l'emploi dans nos vies, et sortir de la seule rhétorique de l'équilibre entre vie professionnelle et vie privée dont Frayne pointe très bien les limites, il faudrait sans doute que nos week-ends soient plus longs que nos « semaines ». Que se passerait-il si nous « travaillions une heure par jour »⁵ ?

Ensuite, « 35 heures » est une formule trompeuse. En 2015, les salariés à temps à plein (en excluant donc les salariés à temps partiel et les travailleurs indépendants) ne travaillaient pas 35 heures par semaine, mais plutôt 39 heures en moyenne⁶. C'est certes moins que les Britanniques, bons derniers en Europe avec plus de 42 heures de boulot par semaine⁷, mais nous sommes quand même loin d'une généralisation de la semaine de 35 heures. En outre, tous temps d'emploi confondus (temps plein et temps partiel) les salariés français ont finalement les mêmes semaines que les salariés britanniques (environ 36 heures en moyenne)⁸. C'est en fait

5. Bizi!, *Travailler une heure par jour*, Asphodèle, 2011.

6. Chiffres de l'Insee publiés en 2017.

7. Oui, osons pour une fois inverser le classement. On a pour habitude de nous présenter les Britanniques premiers, travailleurs, et les Français derniers, fainéants. Mais si l'objectif n'était pas de travailler plus que les autres ?

8. Chiffres de l'OCDE pour l'année 2016.

sur les jours de congés et de «RTT» que l'écart de temps d'emploi se fait d'une côté à l'autre de la Manche (1 646 heures de travail annuel pour les salariés à temps plein en France, contre 1874 pour les Britanniques en 2015⁹), mais c'est là aussi que, au-delà du symbole, les «35 heures» n'ont pas pleinement rempli leurs promesses de remise en cause de la centralité de l'emploi.

Entre les promesses de départ en matière de réduction du temps de travail et la concrétisation du projet, nous sommes passés d'un «droit au temps libre» à un moins subversif «partage du temps de travail», de la semaine de 35 heures aux heures supplémentaires généralisées, de la semaine de quatre jours et demi aux récupérations et RTT, et surtout d'une ambition de régler le temps d'emploi hebdomadaire à une politique se focalisant finalement sur la durée légale annuelle (1 600 heures). En définitive, ces «35 heures» bien mal nommées, ont sans doute changé notre expérience de l'emploi (pour les salariés à temps plein du moins), en allongeant les temps de pause entre deux périodes d'emploi aussi chargées qu'avant. Mais, comme le souligne David Frayne à la suite d'André Gorz, le temps libre ne doit pas être qu'un temps de repos ou de récupération pour mieux retourner bosser, car sinon, en quoi cela remet-il en cause la centralité de l'emploi? Celui-ci demeure en effet le pivot de notre vie quotidienne.

9. Chiffres d'Eurostat qui indiquent clairement l'impact des lois Aubry sur le temps d'emploi annuel des Français. En effet, en 1999, Français et Britanniques passaient chaque année le même temps au travail (respectivement 1950 et 1960 heures en moyenne pour les salariés à temps plein).

Troisièmement, dans notre société laborieuse, le devoir de produire se double d'un devoir de consommer. Or, de ce point de vue, la réduction du temps d'emploi amenée par les « 35 heures » permet surtout de diminuer le temps consacré au premier, afin de pouvoir augmenter celui consacré au second et entretenir ainsi notre cercle vicieux de surproduction et de surconsommation. Autrement dit, une réduction du temps d'emploi est indispensable pour absorber les gains de productivité, non seulement dans une optique de lutte contre le chômage, mais aussi pour avoir le temps de consommer tout ce que nous produisons. C'était déjà le constat dressé par Henry Ford au début du xx^e siècle : produire des voitures à la chaîne c'est bien, mais si les ouvriers ne peuvent pas les acheter (faute d'argent et de temps), c'est vain. « Lorsque les gens travaillent plus longtemps et ont moins de loisirs, ils achètent moins de marchandises », diagnostiquait Ford. Visionnaire, il annonçait déjà : « La semaine courte sera généralisée, parce que sans elle, le pays ne sera pas en mesure d'absorber sa production. »¹⁰ Dans une perspective productiviste, le raisonnement est imparable, mais si on ose changer d'optique, sa finalité politique devient plus contestable. Troquer du temps de production contre du temps de consommation, est-ce bien là l'idée que nous nous faisons d'un temps libre, ou plutôt libéré ?

10. Henry Ford, « Pourquoi je suis pour la semaine de cinq jours de travail payés six », dans *World's Work*, octobre 1926.

En refermant le livre, c'est aussi cette question qu'il faut nous poser: notre temps libre l'est-il vraiment? Frayne nous la pose explicitement, et il en ajoute d'autres: que voulons-nous en faire? Quelle doit être sa place par rapport à l'emploi dans nos vies? C'est à cette réflexion cruciale qu'il nous invite, et il nous enjoint particulièrement d'entamer une discussion collective pour élaborer une véritable politique du temps libéré. Les contours d'une telle politique restent ouverts, même si l'auteur avance quelques pistes inspirées de divers travaux, revendications et expérimentations à travers le monde. Parmi elles, il mentionne l'idée, qui m'est chère, d'instaurer un revenu inconditionnel. J'ajouterais une autre piste: la reconnaissance d'un droit inconditionnel au temps choisi, assorti d'une prime au temps partiel afin de rendre ce droit effectif et accessible à tous (quelle que soit sa situation sociale et économique)¹¹. Frayne ne l'envisage pas, sans doute pour insister sur le fait que bâtir la civilisation du temps libéré n'est pas un enjeu individuel mais bien un enjeu politique, et un enjeu majeur en outre, au regard de l'impact de la « valeur travail » sur nos vies. J'avoue y avoir un peu pensé, à Noël, lorsque je finissais cette traduction. L'ironie de la situation ne m'avait pas échappé: plancher sur le *Refus du travail* en pleine vacances, quelle inconséquence! J'ai toutefois le sentiment que ces heures de traduction n'auront pas été vaines, qu'il ressort de ce travail un bel ouvrage, dont je vous souhaite une bonne lecture.

11. Sur ce point, voir Samuel Michalon, Baptiste Mylondo et Lilian Robin, *Non au temps plein subi!*, Le Croquant, 2013.

